

# Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

## SOMMAIRE

Contre la Répression (V. Godonèche, René Reynaud, Jean Ribaut). — Le Complot (Boris Souvarine). — Solidarité internationale (Hollande, Angléterre, Espagne, Suisse). — Jean Longuet (L. Trotsky).

Héros et Martyrs du Communisme : Volodarsky-Petrograd (Zinoviev). — La Révolution Universelle (Hermann Gorter). — Vive la Troisième Internationale Communiste (Clara Zetkin).

## CONTRE LA RÉPRESSION

La bourgeoisie capitaliste qui préside aux destinées de ce pays, grisée par le succès factice qu'elle a obtenu à la soi-disant consultation nationale, essaye, avec une brutalité sans précédent dans l'histoire de la République, d'empêcher par des moyens ignobles la marche sans cesse ascendante de la révolution prolétarienne. La crainte de se voir déposséder d'une situation qui leur a jusqu'ici permis de commettre tous les vols, toutes les bassesses, tous les crimes, pousse les hommes qui servent le capitalisme et dont l'histoire enregistrera tous les reniements et toutes les trahisons, à brimer avec rage les esprits les plus clairs et les plus sains de la nation.

Aux perquisitions ont succédé les arrestations. Demain, à l'aide de juges stipendiés par un gouvernement de proie et de rapine, un nombre considérable de camarades se verront infliger des années de prison sous le prétexte ridicule d'avoir comploté contre la sûreté de l'Etat.

Camarades, il est de votre devoir d'empêcher un pareil forfait.

Sans vous laisser abattre un seul instant par la haineuse répression dont sont victimes les meilleurs d'entre nous, il vous appartient de dénoncer devant le prolétariat français, la grossière manœuvre de diversion tentée par ceux qui ont depuis longtemps mérité d'être cloués au pilori de l'histoire.

Pour détourner de leurs têtes, menacées par la colère du peuple, le châtiment qui certainement les atteindra un jour, ils donnent en pâture aux profiteurs, ceux qui représentent les plus nobles idées, les plus saines théories.

Le comité de la 3<sup>e</sup> Internationale dénonce cet attentat à la liberté de pensée. <sup>1</sup>

Des militants tombent, d'autres surgissent immédiatement pour les remplacer et accélérer la poussée sans cesse grandissante de l'idée révolutionnaire. Si les nouveaux n'ont pas la même valeur, la même foi en un même idéal les anime ; elle leur donnera la force nécessaire pour poursuivre l'œuvre commencée.

Il faut, vous tous, militants qui voulez établir l'ordre dans la société actuelle, pourrie jusqu'au plus profond d'elle-même, que vous entraînez vos facultés, que vous stimulez vos énergies, pour que, l'heure venue, vous soyez prêts à donner l'immense coup de balai qui nous débarrassera des parasites.

Il faut, camarades, que vous soyez prêts à l'action, afin que le moment venu, nous puissions obtenir la libération de ceux qui souffrent pour l'idée.

Il est extraordinaire que seuls, certains d'entre nous soient frappés, alors que nous avons mené ensemble la même lutte, que nous avons défendu les mêmes théories, que nous avons partagé les mêmes responsabilités. Tout le comité de la 3<sup>e</sup> Internationale revendique pour lui l'honneur d'être traîné devant les juges aux côtés de ceux déjà traduits.

L'heure est venue de relever la tête ! Rejoignez tous le comité de la 3<sup>e</sup> Internationale ! C'est là, socialistes, syndicalistes, libertaires, que vous vous retrouverez pour mener à bonne fin l'action révolutionnaire, qui aboutira à la transformation de la société.

Pour le Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale :  
Les secrétaires par intérim :

V. GODONECHE, René REYNAUD, Jean RIBAUT.

# LE COMLOT par B. Souvarine

*La veille de son arrestation, notre camarade Boris Souvarine avait écrit sur « Le Complot », un article qui aurait dû paraître dans notre avant-dernier numéro. Les opérations de police ayant quelque peu perturbé notre organisation, l'article n'a pas été publié à temps. Mais il a conservé sa valeur d'actualité, renforcée même par les arrestations qui se sont succédé depuis qu'il fut écrit, et nous sommes heureux de le donner aujourd'hui.*

Plusieurs camarades communistes, — syndicalistes et socialistes, — sont emprisonnés sous l'inculpation de « complot contre la sûreté de l'Etat », et il apparaît que la série des arrestations n'est pas terminée. Le gouvernement s'efforce d'apaiser les inquiétudes de la bourgeoisie, dont la digestion a été troublée par la grève géante, en lui donnant, avec le spectacle d'une répression désordonnée, l'illusion d'être protégée par un pouvoir omnipotent. Mais déjà ses procédés de répression décèlent le désarroi de sa pensée et l'incohérence de ses actes.

Les militants incarcérés appartiennent à diverses organisations dont chacun sait qu'elles n'ont aucun lien, et dont le désaccord originel a subsisté jusqu'à ce jour, rendant impossible un « complot » entre leurs membres. Le gouvernement ne peut ignorer ce fait incontestable, et il est visible qu'il ne le perd pas de vue car il a pris la précaution d'ajouter à l'inculpation de « complot » celle de « menées anarchistes » (! ! !). Ainsi est-il d'avance prévu que l'extravagance du « complot » s'effondrera et, dans cette éventualité, un autre prétexte à poursuites est invoqué. Il sera facile de montrer que les « menées anarchistes » sont inexistantes comme le complot lui-même.

Les militants inculpés de « complot contre la sûreté de l'Etat » appartiennent à trois groupements différents. Le premier, le *Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale*, groupe les deux grandes fractions communistes de la C.G.T. et du Parti Socialiste. Notre *Comité*, adhérent à l'Internationale Communiste, combat l'apostasie syndicaliste et socialiste, le réformisme et l'opportunisme, auxquels il oppose la doctrine de lutte de classes internationaliste et révolutionnaire de la 3<sup>e</sup> Internationale. Il préconise l'action des masses prolétariennes pour l'avènement à l'hégémonie de la classe productrice, en vue de la suppression des classes et de l'organisation d'une société où le travail sera loi souveraine pour tous. Le deuxième et le troisième des

groupements poursuivis, qui se réclament des mêmes principes généraux, et se dénomment, l'un « Parti Communiste », l'autre « Fédération des Soviets », se différencient nettement de notre *Comité* par un antiparlementarisme systématique et des méthodes d'organisation et de tactique que nous répudions. Issus de l'éphémère « Parti Communiste », fondé par Péricat et disloqué après sa première conférence, ils constituent des petits groupes d'affinités qu'ils baptisent « soviets ». A nos yeux, c'est là, non seulement un anachronisme, mais une erreur et une faute graves, risquant de discréditer l'idée soviétique en marche : le système des Conseils devant être représentatif de l'ensemble du prolétariat, il y a danger à le présenter comme constitué par une minorité infime qui, si agissante soit-elle, ne peut avoir de capacité révolutionnaire qu'en entraînant les masses. Quoi qu'il en soit du désaccord qui divise les trois groupements actuellement confondus dans la persécution, et dont il sera discuté à fond en d'autres circonstances, *le fait est que chacun a exercé son action propre en pleine indépendance*. Les publications, — brochures et journaux, — des communistes des diverses écoles, les documents saisis au cours des perquisitions innombrables opérées depuis le 1<sup>er</sup> mai par la police, ne peuvent que témoigner de l'autonomie des diverses fractions impliquées dans l'absurde « complot ».

Il sera aussi impossible de méconnaître que la doctrine même du communisme révolutionnaire exclut toute supposition de « complot » dans le sens donné à ce terme par la loi bourgeoise. Les communistes ne se flattent pas de renverser la société capitaliste par surprise et grâce au mystère d'une conspiration. *Nous conspirons au grand jour* en éclairant la multitude des opprimés, en lui enseignant sa mission révolutionnaire, en lui donnant une conscience de classe et la notion de ses intérêts de classe. Si c'est un complot que de former publiquement des partis qui se proposent la transformation de la société, *nous proclamons tous notre culpabilité dans un tel complot, dont les affiliés se comptent déjà par centaines de milliers*.

L'accusation pourra recourir aux rapports policiers (on sait leur valeur), aux faux témoignages, aux sophismes et aux mensonges : elle ne pourra invoquer l'ombre d'une preuve pour établir l'existence du « complot ». Elle ne pourra dissimuler la véritable raison des poursui-

tes ; la peur des privilégiés de voir supprimer leurs privilèges, sous l'influence des communistes qui guident des masses ouvrières de plus en plus compactes et puissantes. Elle ne pourra davantage présenter la grève des cheminots comme la mise à exécution du « complot » : la grève a été décidée par le Congrès des cheminots unanimes, et cette décision traduisait le profond malaise, le mécontentement grandissant, qui travaillaient les foules ouvrières, et engendrent de pacifiques démonstrations de chômage en attendant de déterminer des mouvements de révolte ouverte. Les communistes savent que les travailleurs doivent se sauver eux-mêmes et loin de leur esprit est le souci de provoquer une agitation factice, qui ne surgirait pas des aspirations mêmes des prolétaires.

Il faut s'attendre enfin aux classiques balivernes sur les « agents de l'étranger », « l'argent de l'étranger », les « suggestions de l'étranger ». Nos bourgeois, dans les périodes où ils tremblent, n'ont pas l'imagination fertile : ils ont recours aux vieux prétextes qui servaient déjà en France sous le second Empire, en Russie sous Alexandre II, alors que les colères populaires étaient attribuées à « l'argent » de l'Association Internationale des Travailleurs. A ce moment, l'argent étranger était anglais ; pendant l'affaire Dreyfus, il était juif ; pen-

dant la guerre, il était allemand ; aujourd'hui, il est russe et bolchevik ; demain, il sera italien, espagnol, turc ou chinois. Dans tous les pays et à toutes les époques, il se trouve des imbéciles pour attribuer à l'argent étranger tout mouvement dont la signification leur échappe. Cette fois encore, l'accusation s'écrasera dans le ridicule.

Quant à ce que le code appelle des « menées anarchistes », — provocations au meurtre, au pillage, au vol, à l'incendie, etc., — nous ne connaissons que les bourgeois qui se livrent à cette besogne. Les dévastations et les pillages sont leur monopole, et les accusés et les témoins le prouveront aisément à la barre de la cour d'assises ou de la Haute-Cour. Et puisque le gouvernement offre aux communistes une retentissante tribune, les communistes sauront en profiter pour se faire accusateurs à leur tour et instruire le procès de la société capitaliste. Entre le réquisitoire des militants ouvriers et celui du procureur bourgeois, la classe ouvrière choisira. Et de proches lendemains révéleront que le procès du communisme donnera à l'idée communiste une rayonnante diffusion, à l'action communiste une irrésistible impulsion, et rapprochera l'heure de la Révolution sociale que la caste dominante espérait indéfiniment retarder.

Boris SOUVARINE.

## SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

### HOLLANDE

#### Messages des Communistes Européens au Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

Chers Camarades,

Nous avons été douloureusement frappés en apprenant les mesures violentes : arrestations, perquisitions, etc... par lesquelles le gouvernement du traître Millerand essaye de refouler le flot révolutionnaire s'avancant en France contre la domination de la caste militariste, de la réaction cléricalle et des profiteurs ignobles. L'arrestation de trois des membres de votre Comité est une de ces actions criminelles et stupides par lesquelles un pouvoir représentant les appétits immondes de puissance et de richesse d'une classe usée et pourrie, essaye de prolonger sa domination néfaste. En félicitant les camarades Lorient, Monatte et Souvarine de leur attitude courageuse, nous leur envoyons l'expression de notre meilleure sympathie. Si l'accusation portée contre eux de « complot contre la sûreté de l'Etat » est un exemple de cette stupidité gouvernementale qui croit, ou fait semblant de croire que les mouve-

ments des masses sont le produit de l'activité de quelques hommes, les camarades Lorient, Monatte et Souvarine acceptent par contre, nous n'en doutons point, cette accusation dans son sens général et profond comme un honneur en bons travailleurs de l'anéantissement de l'exploitation capitaliste qu'ils sont.

Nous envoyons également l'expression de toute notre sympathie au camarade Vaillant-Couturier pour son appel viril aux sentiments d'humanité et à la solidarité de classe des soldats, et nous espérons que le procès intenté contre lui sera utile à la propagande antimilitariste et anticapitaliste.

Nous avons la ferme confiance, chers camarades, que les poursuites dont les révolutionnaires français sont victimes en ce moment, serviront grandement à la cause et que les souffrances qu'elles impliquent ne resteront pas stériles. Ceci est vrai en premier lieu pour nos amis communistes. Un de vous a écrit, il y a peu de temps, que les trahisons répétées des chefs socialistes dans le passé augmentaient vos difficultés, l'expérience de ces trahisons vous empêchant de gagner la confiance des masses. Cela est malheureusement le cas pour tous les pays

d'Occident, où le socialisme majoritaire et félon s'est précipité dans les bras de la bourgeoisie. *Les poursuites dont vous êtes l'objet auront pour résultat certain de faire mieux comprendre aux masses la différence entre le socialisme gouvernemental et le communisme révolutionnaire.* Ces poursuites serviront également à cimenter l'unité des communistes et des syndicalistes révolutionnaires sur le terrain de la lutte des masses. Mieux que n'importe quels articles et discours de propagande, les faits démontrent aujourd'hui que le parti communiste en voie de formation, mérite la confiance des travailleurs. La brutalité dont sont victimes les membres du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale, aidera puissamment celui-ci à prendre racine dans les couches profondes du peuple.

Nous avons suivi avec un intérêt intense et anxieux le développement du mouvement formidable de grève et la situation créée par les mesures réactionnaires du gouvernement contre la C. G. T. La grève du 1<sup>er</sup> mai 1920 marque l'entrée en scène du prolétariat français sur le terrain gigantesque de la Révolution mondiale. Nous savons que la revendication de la « socialisation » des mines, des chemins de fer, etc... en régime capitaliste ne peut amener la solution dans la lutte des masses prolétariennes contre leurs exploiters. Mais nous savons également que c'est non pas la lettre, mais l'esprit qui importe et il nous semble que ces revendications sont à cette heure-ci les premiers balbutiements d'une nouvelle volonté qui s'élève, la volonté nette et ferme de mettre fin à l'iniquité du régime actuel. La revendication de la « socialisation » des principaux instruments de production et de transport, lorsqu'elle est faite dans un esprit révolutionnaire, n'est pour ainsi dire que le prélude de cette autre : « Toute la puissance aux Travailleurs », la dictature prolétarienne comme moyen d'expropriation de la bourgeoisie.

La signification du mouvement de grève sévissant actuellement en France, déborde de beaucoup les frontières nationales. Il prend une importance générale non seulement par sa direction et son ampleur mais également par le moment auquel il a lieu. Plus efficacement que tous les meetings, toutes les manifestations pourraient le faire, ce mouvement entrave la vaste conjuration contre-révolutionnaire traînée à nouveau contre la Russie des Soviets et dont l'offensive polonaise — rendue possible par l'envoi d'armes, de munitions, etc., par la France et l'Angleterre, — n'est qu'un premier épisode. C'est à vous autres, chers camarades du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale, qu'incombe en premier lieu la tâche de démontrer au prolétariat français entré en lutte avec un si bel élan, le lien indissoluble existant entre sa lutte à lui et les destins de la République russe des travailleurs. C'est à vous de faire servir la première « levée en masse » de ce prolétariat contre ses exploiters, à développer et à fortifier en lui la solidarité internationale et la conscience de l'unité réelle de la Révolution.

Nous sommes heureux de savoir que vous êtes bien préparés à remplir cette tâche et que l'heure des grands événements trouve en vous des champions conscients, dévoués et courageux des principes de la 3<sup>e</sup> Internationale. En vous assurant encore

une fois de toute notre sympathie, nous exprimons l'espoir que vos efforts serviront à accélérer la marche en avant du mouvement révolutionnaire par toute l'Europe.

Pour le Bureau d'Amsterdam :

Henriette ROLAND HOLST.

## ANGLETERRE

Chers Camarades,

Au nom du Comité Exécutif et des membres du *Socialist Labour Party*, je vous exprime notre ardente sympathie à l'égard de nos camarades Lorient, Monatte et Souvarine, à l'occasion de leur emprisonnement pour la cause du Communisme, et à l'égard de nos camarades du Comité de la Troisième Internationale, dans la perte qu'ils subissent du fait de l'emprisonnement de camarades aussi dignes de confiance et vaillants que Monatte, Lorient et Souvarine.

Le capitalisme le plus répressif nous détermine à engager la lutte de classes suivant des directives révolutionnaires, claires et sans compromis. Fiers de notre action, fiers de l'action de nos camarades du continent, nous sommes assurés que le jour de notre victoire ultime est certain.

Avec nos salutations fraternelles, je suis, chers camarades, votre

T. MITCHELL, *secrétaire national.*

## ESPAGNE

Chers Camarades,

C'est avec une profonde indignation que nous avons appris les persécutions dont vous êtes victimes de la part du capitalisme français. Le Parti Communiste Espagnol vous exprime, en cette malheureuse occasion, le sentiment de sa solidarité et de sa sympathie. Il fait les vœux les plus ardents pour qu'un triomphe complet de la classe ouvrière française contre sa bourgeoisie rende la liberté aux camarades emprisonnés : Monatte, Lorient et Boris Souvarine et tous les autres.

Agréé, chers camarades, nos salutations communistes fraternelles.

Pour le Comité :

R. MERINO GRACIA, *secrétaire général.*

## SUISSE

Le Congrès romand de la Troisième Internationale tenue les 15 et 16 mai adresse son salut fraternel aux travailleurs français en lutte contre la bourgeoisie, exprime sa foi dans la victoire du prolétariat français contre son gouvernement qui tente de dissoudre l'organisation au sein duquel il s'est groupé, et envoie aux camarades Monatte, Lorient, Souvarine, et à tous les camarades emprisonnés et poursuivis sa profonde sympathie.

Vive la Révolution prolétarienne Internationale !

Pour le Congrès :

Le Secrétaire : J. HUMBERT-DROZ.

# JEAN LONGUET

*Nous publions ici une lettre adressée par Léon Trotsky à un ami, relativement au rôle de Jean Longuet. Cette lettre est une critique magistrale de la politique «reconstructrice», et elle interdit pour l'avenir aux «reconstructeurs» de prétendre que les Commissaires du Peuple russe méconnaissent leur attitude par suite du manque d'informations, ou par suite de l'influence de trente lignes du camarade Lorient. Léon Trotsky commente, en effet, l'unique discours que Longuet se décida sur le tard à prononcer à la Chambre, après plus de quatre ans d'un silence complice, et il juge par conséquent, Longuet sous son aspect le plus favorable. La condamnation qu'il formule n'en est que plus décisive.*

Cher ami,

Servie par un hasard heureux, l'amabilité proverbiale de Jean Longuet a réussi à placer sous mes yeux le compte rendu sténographique prononcé par l'honorable député le 18 septembre (deux mois avant les dernières élections), à la tribune de la Chambre française. Ce discours est intitulé : *Contre la paix impérialiste. Pour la Révolution Russe*. La lecture de cette brochure m'a plongé pendant une demi-heure au cœur même du parlementarisme à cette époque de décadence de la république bourgeoise.

Elle m'a rappelé le mépris salutaire avec lequel Karl Marx parlait de l'atmosphère empoisonnée du Parlement.

Visiblement soucieux de conquérir immédiatement la bienveillance de ses adversaires, Longuet commence par évoquer devant ses collègues la mesure et la courtoisie dont il ne s'est jamais départi au sein de l'honorable assemblée. Il s'associe pleinement aux « considérations si judicieuses que notre collègue Viviani vient de développer avec sa remarquable éloquence ». Pourtant, lorsque Longuet tente de se servir de l'adroite lancette de sa critique, les braillards les plus cyniques du nationalisme lui jettent aussitôt à la face « l'Alsace-Lorraine ». Mais l'esprit de conciliation est la vertu cardinale de Jean Longuet et le contraint à rechercher avant tout un terrain d'entente avec l'ennemi. L'Alsace-Lorraine ! Longuet ne vient-il pas de dire lui-même qu'il salue dans le traité de paix toute une série de paragraphes heureux ? « On vient de faire allusion à l'Alsace-Lorraine. Nous sommes tous d'accord à ce sujet » et Jean Longuet d'enfourer instantanément dans la poche de son gilet sa lancette-critique qui d'ailleurs ressemble étrangement à un cure-ongles.

Dans son examen du traité de paix, Lon-

guet adopte pour critérium l'idée de Patrie, telle qu'elle est définie par Renan, ce jésuite réactionnaire athée. De Renan, qui doit lui assurer sa communion avec le Parlement nationaliste, Longuet passe au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes « proclamé par la révolution russe et adopté par le président Wilson ». C'est précisément ce principe, oui messieurs, ce grand, ce généreux principe de Renan, de Lénine et de Wilson que Jean Longuet voudrait voir inscrit dans le traité de paix. Mais « dans un certain nombre de cas (sic) ce droit des nationalités à disposer d'eux-mêmes n'a pas été sanctionné » ce dont Jean Longuet se déclare peiné.

Cet orateur si courtois est cependant qualifié avocat de l'Allemagne par des interpellateurs grossiers. Jean Longuet se défend énergiquement contre l'accusation de plaider la cause de l'Allemagne, c'est-à-dire de soutenir un peuple écrasé et opprimé contre la France ou plutôt contre les bourreaux qui gouvernent et déshonorent la France.

« Mes amis en Allemagne, s'exclame Longuet, ce sont ceux qui s'insurgeaient contre le kaiser, ceux qui ont subi des années de prison et dont quelques-uns ont donné leur vie à la cause que nous défendons ». De quelle cause au juste s'agit-il ? Est-ce de la réparation du droit lésé en 1871 ou de la destruction de l'ordre bourgeois ? Longuet oublie de le préciser. Les cadavres de Liebknecht et de Rosa Luxembourg lui servent de bouclier contre les attaques des impérialistes français. Vivants, ces héros du communisme allemand, reniaient et flétrissaient les Longuet de toute espèce, attelés au char nationaliste sur le siège duquel (ou attachés au bloc nationaliste à la base duquel) se trouvait le tsar. Morts, ils sont adroitement accaparés par cet homme qui s'en glorifie malhonnêtement devant les travailleurs français comme on jette un os à des chiens enragés.

Ensuite, Jean Longuet parle de « l'éloquent discours de notre ami Vandervelde ». Trois courtes lignes de texte séparent l'évocation du martyr de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, du renvoi « à notre ami Vandervelde ». Alors que la vie a creusé un abîme entre Liebknecht et Vandervelde ne laissant comme unique lien entre ces deux hommes que le mépris du révolutionnaire pour le renégat, le doux Longuet embrassa dans une même étreinte le héros et le renégat. Ce n'est pas assez ! Afin de donner force légale à son respect parlementaire pour Liebknecht, Longuet appelle à la rescousse le royal ministre Vandervelde qui a proclamé — et qui donc pourrait mieux que lui le savoir ? — que deux hommes ont sauvé l'honneur du socialisme

allemand : Liebknecht et Bernstein. Mais Liebknecht traitait Bernstein de misérable valet du capitalisme. Mais Bernstein traitait Liebknecht de fou et de criminel. Comment sortir de ce dilemme ? Devant ce Parlement agonisant, dans cette atmosphère artificielle de mensonges et de préjugés, Jean Longuet unit courtoisement, sans effort, Liebknecht, Vandervelde et Bernstein, comme il unissait tout à l'heure Renan, Lénine et Wilson.

Mais les commis parlementaires de l'impérialisme ne témoignent nulle hâte à suivre l'éloquent Longuet sur le terrain d'entente où il se propose de les entraîner. Non, ils ne céderont pas un pouce de leur position. Quelle que soit l'opinion de Vandervelde sur Liebknecht et Bernstein, les socialistes belges ont voté pour le traité de paix ? « Répondez M. Longuet, les socialistes belges ont-ils, oui ou non, voté pour le traité de paix ? » (*Très bien ! très bien !*) Or, Jean Longuet lui-même afin de replâtrer un peu tardivement sa réputation socialiste, se prépare à voter contre le traité dont il a préparé l'élaboration par toute son attitude antérieure. C'est pourquoi il s'abstient tout simplement de répondre à cette question. Oui ou non ? Ses « amis » ont-ils voté l'infâme traité cupide, féroce et déshonorant, oui ou non ? Jean Longuet se tait. Les faits non énoncés à la tribune parlementaire, sont réputés inexistantes. Rien n'oblige Jean Longuet à faire connaître les actions malpropres de son « éloquent ami Vandervelde » tandis qu'il est extrêmement commode de citer ses discours travaillés avec soin, au style châtié !

Et puis !... Vandervelde ! La Belgique, la violation de la neutralité belge ! « Ici, nous sommes unanimes », nous flétrissons tous cette atteinte portée à l'indépendance d'un petit pays. Il est vrai que les Allemands ont également protesté — un peu tard — Hélas ! Ici est le cours de l'histoire. « La conscience du peuple assujéti et trompé, ne s'éveille que lentement, par degrés, explique mélancoliquement Longuet. N'en était-il pas de même chez nous, il y a 47 ans, après l'Empire ? »

Et, au moment où les commis attentifs du capitalisme prêtaient l'oreille, se demandant si Longuet n'allait pas dire : « Notre propre peuple ne subit-il pas encore aujourd'hui votre joug ? N'est-il pas dupé, écrasé, avili par vous ? N'en avez-vous pas fait le bourreau des nations ? Vit-on jamais une époque où un peuple ait joué par la volonté et par la tyrannie de ses gouvernants un rôle plus criminel, plus misérable, plus honteux que le rôle joué à l'heure actuelle par le peuple français, complètement asservi ? », à ce moment précis le très affable Longuet abandonna galamment le peuple français de 1872 pour dénoncer la coterie criminelle qui trompe, opprime et violente le peuple, non dans le gouvernement victorieux de Clemenceau, mais dans celui de Napoléon III depuis longtemps abattu et dont les turpitudes ont été depuis infiniment dépassées.

Mais voici que brille de nouveau dans les mains de notre député, l'inoffensive lancette de poche. « Vous soutenez Noske et ses 1 million 200.000 soldats qui peuvent constituer demain, contre nous, les cadres d'une puissante armée ». Grief stupéfiant ! Pourquoi ces représentants de la finance ne soutiendraient-ils pas Noske, sentinelle de la Bourse allemande ? Une haine commune contre le prolétariat les unit. Mais cette question capitale n'est pas posée par Jean Longuet. Il préfère effrayer ses collègues en leur faisant craindre que l'armée de Noske n'intervienne « contre nous ». Contre qui ? Noske assassine Rosa Luxembourg, Liebknecht et les spartakistes. « Contre nous », serait-ce contre les communistes français ? Non certes, mais bien contre la 3<sup>e</sup> République, contre la raison sociale Clemenceau-Barrault-Briand-Longuet.

Et voici que reparait l'Alsace-Lorraine. De nouveau « là-dessus nous sommes unanimes ». Il est absolument regrettable que l'on se soit passé de plébiscite. Et d'autant plus que « nous » n'avons rien à en redouter. D'ailleurs les prochaines élections en tiendront lieu. Et d'ici là M. Millerand aura accompli en Alsace-Lorraine le travail préparatoire d'éducation et d'épuration, afin que le futur plébiscite puisse réconcilier définitivement la conscience juridique — tellement courtoise — de Jean Longuet et les réalités de la politique Foch-Clemenceau. Longuet supplie seulement que le travail d'épuration soit fait avec mesure, afin de ne pas « diminuer les profondes sympathies de l'Alsace et de la Lorraine pour la France ». Adoucissez légèrement Millerand, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le capital français s'est emparé du bassin houillier de la Sarre. Là il n'est plus question de la « réparation des atteintes au droit » et nul reporter zélé n'a découvert sur les lieux de « profondes sympathies ». Nous sommes en présence d'un acte de banditisme commis ouvertement. Longuet en est peiné. Longuet en est affligé. Et son affliction n'est point exclusivement de considérations humanitaires. « La houille du bassin de la Sarre, nous dit-il, n'est pas, au rapport des experts, de la meilleure qualité ». Ne pouvions-nous pas, demande Longuet, obtenir de l'Allemagne crucifiée la houille dont nous avons besoin et la prendre au bassin de la Ruhr où elle est d'une qualité infiniment supérieure ? Cela nous eût évité des débats parlementaires sur le droit des nationalités à disposer d'elles-mêmes. M. le député n'est pas le moins du monde dépourvu de sens pratique.

Naturellement, Jean Longuet est internationaliste. Il le proclame, et qui pourrait le mieux savoir que lui-même ? Mais qu'est-ce que l'internationalisme ? « Nous ne l'avons jamais compris comme signifiant un amoindrissement des patries et la nôtre est assez belle pour n'avoir pas besoin qu'on lui oppose les intérêts de quelque autre nation ». (Chœur des amis : « *Très bien ! Très bien !* »). L'internationalisme de Jean Longuet ne songe nul-

lement à empêcher cette belle patrie, où régnent maintenant les Foch et les Clemenceau, d'utiliser le charbon — d'excellente qualité — du bassin de la Ruhr. Il demande seulement qu'on respecte la forme parlementaire, qui nous procure, ici même, vous le voyez, l'approbation de tous nos amis.

Jean Longuet passe ensuite à l'Angleterre. Pour apprécier la politique de son propre pays il s'est abrité derrière Renan. C'est aussi dans la plus respectable compagnie qu'il descend dans l'arène de la politique britannique. Ayant à parler de l'Irlande « ne nous sera-t-il pas permis d'évoquer la mémoire des grands hommes d'Etat anglais, Gladstone et Campbell-Bannerman ? » Si l'Angleterre avait accordé l'autonomie à l'Irlande, rien n'eût empêché les deux pays de former une fédération. Ayant ainsi assuré, par les méthodes de l'illustre Gladstone, le bonheur de l'Irlande, Jean Longuet se heurte à de nouvelles difficultés : la France aussi à son Irlande, Longuet nomme la Tunisie. « Vous me permettez, messieurs, de vous rappeler que ce pays a fait à la France, au cours de la guerre, les plus nobles et les plus lourds sacrifices. Des 55.000 combattants que Tunis a donnés à la France, 45.000 ont été tués ou blessés — tels sont les chiffres officiels. Et nous avons le droit de dire que cette nation a conquis par ses sacrifices le droit à plus de justice et à plus de liberté ». (Chœur des amis : Très bien ! Très bien !) Pauvres arabes tunisiens jetés par la bourgeoisie française dans le creuset ardent de la guerre, triste chair à canon noire qui — sans une lueur de conscience — périssait sur les champs de bataille de la Somme et de la Marne, comme des chevaux importés d'Espagne et des bœufs importés d'Amérique — cette tâche écœurante sur l'effroyable tableau de la grande guerre est représentée par Jean Longuet comme un noble et grand sacrifice que doit récompenser l'octroi de quelques libertés. Après quelque terne radotage sur l'internationalisme et le droit des nationalités à disposer d'elles-mêmes, voici que l'on discute le droit des Arabes tunisiens à une liberté inférieure, à un pourboire que la Bourse française généreuse parce que repue, cédant aux sollicitations d'un de ses faiseurs parlementaires, jettera à ses esclaves !

Enfin nous approchons de la Russie.

Avec le tact qui lui est propre, Jean Longuet adresse d'abord un profond salut à Clemenceau lui-même. « N'avons-nous pas, ici même unanimement applaudi M. Clemenceau quand il nous a donné lecture du haut de la tribune de la Chambre, du paragraphe annulant le traité honteux de Brest-Litovsk ? » A l'évocation du traité de Brest-Litovsk, Jean Longuet sort de lui-même ; il tonne : « La paix de Brest-Litovsk reste un monument de l'impudence et de la lâcheté du militarisme prussien ». Des mains de Longuet partent les foudres parlementaires contre le traité de Brest-Litovsk déchiré depuis longtemps par la révolution, composant, pour les délicates opé-

rations critiques de l'honorable député sur la paix de Versailles, un fond du plus heureux effet.

Jean Longuet est partisan de la paix avec la Russie des Soviets. Il va sans dire qu'il ne conseille aucune démarche compromettante. Plaise à Dieu ! Longuet connaît admirablement le bon chemin pour arriver à la paix. C'est celui que traça Wilson lui-même quand il envoya en Russie soviétiste son chargé d'affaires, M. Bullit.

La portée et le but de la mission Bullit sont maintenant suffisamment connus. Ses conditions ne faisaient que répéter en les aggravant les clauses dictées à Brest-Litovsk par von Kühlmann et Czernin. Le démembrement de la Russie y était consacré en même temps que son dépouillement économique. Mais... cherchons plutôt un autre thème à nos variations oratoires. Wilson (qui ne le sait pas ?) est partisan du droit des nationalités à disposer d'elles-mêmes, tandis que Bullit... « Je considère M. Bullit comme un homme des plus droits, des plus probes, des mieux mentionnés... » Qu'il est doux d'apprendre de M. Longuet que la race des justes ne s'est pas encore éteinte à la Bourse américaine et qu'il y a encore, au sein du Parlement français, des députés qui sont capables d'estimer le prix de la vertu américaine !

Ayant rendu justice à MM. Clemenceau et Bullit quant à leurs bonnes dispositions envers la Russie, Longuet ne refuse plus ses approbations à la République des Soviets. « Personne ne croira, dit-il, que le régime des Soviets ait pu se maintenir pendant deux ans, s'il n'avait pas avec lui les masses profondes du peuple russe. Il n'aurait pu sans cela former une armée de 1.200.000 hommes, commandée par les meilleurs officiers de l'ancienne Russie et qui combat avec l'enthousiasme des volontaires de 1793 ». Nous arrivons au point culminant du discours de Jean Longuet. Evoquant les armées de la Convention, il plonge dans la tradition nationale, il l'utilise pour dissimuler l'antagonisme des classes, il communique avec Clemenceau dans ces souvenirs héroïques, — et il crée par-dessus le marché la formule historique d'une justification, d'une adoption par l'Europe de la République des Soviets et de son armée.

Tel est Longuet. Tel est le socialisme officiel français. Tel est, dans son expression la plus « démocratique », le parlementarisme de la Troisième République. Routine et phraséologie, équivoque et impuissance, mensonges doucereux, tours et détours d'un avocaillon qui confond les bas degrés de sa tribune aux harangues avec l'arène immense de l'histoire.

A l'heure où la lutte violente des classes est engagée, où les idées historiques, armées jusqu'aux dents, jouent leur fortune au sort des armes, les « socialistes » du type Longuet sont une insultante dérision. Nous venons de le voir : il adresse un salut à droite, une révérence à gauche, une prière à Gladstone. Il s'in-

cline devant Marx son grand-père qui haïssait et méprisait l'hypocrite Gladstone, fait l'éloge de Viviani, homme de paille du tsar, premier président du Conseil de la guerre impérialiste. Il associe Renan et la révolution russe, Wilson et Lénine, Vandervelde et Liebknecht, fonde le « droit des peuples » sur le charbon de la Ruhr et les ossements des Arabes de Tunis ; puis, ayant accompli toutes ces merveilles, auprès desquelles avaler de l'étope enflammée n'est qu'un jeu d'enfants, il devient lui-même l'incarnation courtoise du socialisme officiel, le dernier fleuron du parlementarisme français.

Cher ami ! Il est temps d'en finir avec ce long malentendu. Des tâches trop graves sont posées devant la classe ouvrière française et sont posées dans des conditions trop difficiles pour qu'on puisse tolérer davantage l'accouplement du longuettisme et de cette grande réalité : la lutte du prolétariat pour le pouvoir.

Par-dessus tout nous avons besoin de netteté et de vérité. Il faut que chaque ouvrier sache bien où sont ses ennemis, où sont ses amis, quels sont les compagnons d'armes sur lesquels il peut compter et quels sont les traîtres. Liebknecht et Rosa Luxembourg sont des nôtres. — Longuet et Vandervelde doivent être impitoyablement rejetés à la bourgeoisie corrompue, — dont ils tentent vainement de se séparer pour se réserver une place sur la route claire qui mène au socialisme. Ce qu'exige notre époque, ce sont des pensées claires et des paroles franches préluant à des gestes francs et à des actes clairs. Loin de nous les décors usés du parlementarisme, ses clairs-obscurs, ses illusions d'optique. Ce qu'il faut, c'est que le prolétaire français aspire à pleins poumons l'air de sa rue, emplie de lumière et de vaillance, qu'il ait des idées nettes dans la tête, une volonté ferme au cœur, un bon fusil entre les mains. Se guérir du longuettisme, voilà la tâche la plus impérieuse et la plus urgente commandée par l'hygiène publique. Et c'est pourquoi en répliquant au discours de Longuet j'étais animé de sentiments que le trop courtois langage parlementaire ne sait pas exprimer avec assez de virilité. Mais au terme de cette lettre je songe avec joie à l'œuvre magnifique de nettoyage que l'ardent prolétariat français accomplira dans le vieil édifice social, souillé, infecté d'ordures par la République bourgeoise, dès qu'il abordera la solution de sa dernière tâche historique.

L. TROTSKY.

Moscou, 18 décembre 1919.

## UN MEETING

Le Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale organise, le jeudi 10 juin, salle de l'Union des Syndicats rue Grange-aux-Belles, un grand meeting en faveur de nos camarades emprisonnés. Y prendront la parole : Georges Pioch, Rappoport, Jean Ribaut, Vaillant-Couturier, Vergeat, etc..

# Correspondance Internationale

## YUGO-SLAVIE

La grève générale des cheminots yougo-slaves, déclarée le 15 avril, s'est terminée le 30 avril au soir. La raison qui a poussé les cheminots dans un combat aussi acharné, était un accord conclu en octobre dernier avec le gouvernement, concernant l'augmentation des salaires et l'entrée des représentants du personnel dans le conseil de discipline. Cet accord, au lieu d'être annulé, a été quoique signé par le ministre, foulé aux pieds par le gouvernement.

La commission exécutive des cheminots décréta la grève sur tous les réseaux de chemins de fer et posa comme revendications, outre le respect de cet accord, un accroissement des salaires proportionnel au renchérissement de la vie depuis cette date. Soutenus par les bateliers et les mineurs, les cheminots sont parvenus à arrêter les communications.

Le gouvernement, mis au pied du mur riposta par l'envoi de la force armée et commença à traquer les leaders des grévistes, les emprisonnant sans ménagement. Il décréta même la mobilisation de toutes les classes des cheminots les soumettant au régime militaire. Beaucoup de rencontres se produisirent. Elles furent parfois très sanglantes comme celle de Lyoublyana, dont le bilan s'éleva à une quinzaine de morts et une vingtaine de blessés.

En guise de protestation contre la répression gouvernementale, la commission exécutive de l'Union des Syndicats ordonna la grève totale de quarante-huit heures.

Deux faits vinrent aggraver la situation des grévistes, d'ailleurs très difficile. C'étaient les rentrées au travail du syndicat national des cheminots, rentrée suffisante pour permettre au gouvernement de dire qu'il avait la possibilité de rétablir les communications par voie ferrée les plus nécessaires à la vie du pays et une tentative d'émeute à Soubotitza, organisée exclusivement par des éléments irrédentistes hongrois. Le gouvernement accueillit comme bienvenue cette émeute et sous prétexte d'assurer l'unité nationale, décréta une persécution impitoyable contre les communistes, déclarant l'état de siège dans une grande partie du pays. Les prisons regorgeaient partout de nos camarades et la commission exécutive des grévistes se voyant dans l'impossibilité de continuer la grève, ordonna sa cessation.

Les drapeaux sont pliés en attendant un temps plus favorable, qui n'est pas, nous l'espérons, bien éloigné.

DANUBIEN.

# La Revue Communiste

Mensuelle

Directeur : CH. RAPPOPORT

Le numéro : 3 francs  
Paris

## HÉROS ET MARTYRS DU COMMUNISME

### V. VOLODARSKY

Pétrograd révolutionnaire a inauguré le 22 juin 1919 un monument au leader aimé des ouvriers pétersbourgeois, à l'ardent tribun tombé le 20 juin 1918, de la main d'un assassin et d'un traître à la classe ouvrière (1). « Jusqu'à présent a dit le camarade Zinoviev à l'inauguration du monument Volodarsky, nous n'avons érigé de monuments qu'aux militants qui nous ont précédés. C'est ainsi qu'en deux ans nous avons dressé des statues à Tchernichevsky, Kaliaov, Jaurès. Nous inaugurons aujourd'hui le premier monument consacré à l'un de nos militants, au militant de la révolution prolétarienne, au camarade Volodarsky

Né dans le gouvernement de Volhynie, fils d'un tailleur israélite, Volodarsky dès son adolescence se consacre à l'action révolutionnaire ne s'en détachant que pour satisfaire son grand désir de s'instruire scientifiquement. D'abord membre du *Bund* dans la Russie du Sud-Ouest, puis emprisonné et envoyé en exil dans le gouvernement d'Arkhangel, Volodarsky émigre en 1913 en Amérique où travaillant dans une manufacture de confection, il entre dans le Syndicat International des tailleurs et dans le Parti socialiste américain.

Le camarade Vosskov dans ses souvenirs parle de Volodarsky en ces termes : « Jusqu'à son départ pour la Russie en avril 1917 il prend une part active au travail comme agitateur, propagandiste et journaliste, militant parmi les prolétaires juifs, russes, anglais. »

« Les traits de caractère qui s'affirmèrent si clairement en lui à Petrograd lui étaient déjà propres là-bas ; austérité ascétique, dédain complet des avantages personnels, refus d'avoir une minute à soi, tout son temps donné au Parti, à la classe ouvrière.. »

Depuis longtemps déjà la Russie l'attirait, la révolution de février ne fit que hâter son départ ; au mois de mai il est à Petrograd où il se jette de suite dans la lutte et entre bientôt dans les rangs des bolcheviks.

Voici le portrait que Lounatcharsky en a tracé dans un discours prononcé à l'assemblée du soviet de Petrograd deux jours après sa mort.

« Issu d'une famille ouvrière juive, éprouvée par l'émigration en Amérique, il semblait avoir rapporté d'outre-océan quelque chose de métallique et d'électrique, quelque chose de concentré, une aptitude à utiliser le temps, quelque chose de tranchant, qui semblait même parfois étranger à notre molle nature slave, quelque chose qui faisait penser à un stylet et qui était vraiment une arme dans cette lut-

(1) Le nom de l'assassin est resté inconnu, mais Boris Savinkov s'est flatté dans les journaux français de ce que son Parti — celui des socialistes révolutionnaires de droite — avait organisé cet assassinat.

te dont il disait volontiers que l'issue n'en pouvait être décidée que par les armes. Sa parole était dure parce qu'elle tranchait. Sa parole était précise et portait des coups droits. C'est pourquoi on le haïssait.

« Jeune, récemment arrivé, il se tenait au second rang. C'était avant juillet, avant la persécution que notre Parti eût alors à subir. Lénine dut fuir, Zinoviev fut arraché à son travail, Trotsky emprisonné ; on tuait les bolcheviks dans les rues, on fermait nos journaux, on décimait nos organisations. A ce moment ceux qui étaient au second rang, durent prendre la première place et parmi eux Volodarsky fut le premier. A cette minute où l'on pouvait perdre la tête, il dit : « Pas un pas en arrière ! » Il fut un de ceux qui surent insuffler le courage dans nos rangs ébranlés par un premier échec.

« Depuis lors Volodarsky occupa parmi nous une place chaque jour plus importante. Nous sentions que nous trouverions difficilement un homme d'une telle fidélité, un homme de fer pareil à lui. Partout où une brèche était faite, partout où une faiblesse se manifestait apparaissait Volodarsky. Quand on se demanda qui devait diriger la propagande à Petrograd nous dûmes : Volodarsky. Quand il fallut organiser un journal qui pénétrât les détails de l'existence des ouvriers, qui fut leur journal et parlât leur langue, qui eût leur bon sens, nous dûmes : Volodarsky doit en être le rédacteur. Et, à ces réponses que nous donnions, nous, au centre, le prolétariat donnait son approbation reconnaissante. Oui, les prolétaires sentaient que cet homme issu de leur milieu et revenu vers eux avec une grande reconnaissance, avec une tactique réservée et serrée, était bien leur journaliste, leur tribun :

« On avait peur de lui. On maugréait contre lui, on murmurait, on s'effrayait ; d'autres trouvaient des expressions plus douces ; il était difficile de converser avec lui. Il incarnait la classe ouvrière. La classe ouvrière n'aime pas à mettre des gants blancs. Elle dit ce qui est. Et quand on dit à la bourgeoisie ce qui est, elle s'indigne naturellement et elle hait. Quand elle-même ôte ses gants blancs, elle montre ses griffes et les plante impitoyablement dans la gorge de l'ennemi. Mais quand elle a peur, quand elle tremble, elle parle d'humanité, elle demande des ménagements. Elle disait alors avec haine : Volodarsky est le plus cruel d'entre eux. C'était l'homme le plus vrai, le plus conscient des situations exactes. Et nous l'apprécions pour cela. Nous disions souvent dans les minutes difficiles : « On va chez Volodarsky, on lui parle, on écoute sa voix métallique, sa belle parole enflammée qui coule de source et qui, selon les journaux bourgeois même, transformait souvent les auditoires hostiles en auditoires sympathiques à

notre Parti et l'on conclut à part soi : Oui, quand notre petite flamme personnelle s'éteint pour un instant on peut la rallumer à cette conviction ».

« En vérité ce n'est pas un crime de hasard. Je ne crois pas à un hasard. Ils ont choisi celui qui leur paraissait le plus dangereux. Je ne connais pas les détails du complot, mais je vois ici une logique. Sur leur maudit Nievsky et dans leurs journaux, ils justifient l'assassinat de Volodarsky, ils l'expliquent. Ce tribun ouvrier était particulièrement exécré. Mais, camarades, ils vont peut-être s'en repentir maintenant, s'ils ont tant soit peu consciemment guidé la main odieuse de l'assassin. Car Zinoviev l'a bien dit : De tels hommes sortent de leur tombe, comme des preux, comme des géants. De telles victimes ne restent jamais dans leur cercueil. J'ai vu aujourd'hui la dépouille de Volodarsky, et elle ne m'a pas laissé l'impression d'un cadavre. Je n'ai pas eu l'impression qu'il était seul, qu'il avait froid, qu'il n'était plus. J'ai vu que tous ceux qui étaient autour de lui se sentaient environnés de son atmosphère brûlante. Et les soldats de l'armée rouge qui montaient la garde, immobiles, et tous ces ouvriers qui parlaient bas en-

tre eux, avec un sentiment mêlé d'amour et de haine, et cette ouvrière qui pleurait sur lui comme sur son fils, — elle était vraiment telle que les artistes ont fait la Madone pleurant le Christ, — pleuraient sur le fils de la classe ouvrière. Et je le dis : à la minute où il a perdu la vie, il a acquis l'immortalité. Vous lui promettez maintenant une éternelle mémoire et ce ne sera pas une mémoire vide de sens, comme il y a sur les places publiques des statues de bronze, vides, ce sera une mémoire qui accroîtra et améliorera l'énergie révolutionnaire. Il dort du sommeil éternel avec les héros de la grande Révolution Française, avec les sacrifiés de la Commune de Paris, avec tant de camarades chers à notre révolution. Et il est parmi eux au premier rang, un maître et un lutteur. De tels hommes sont immortels. On ne les tue pas !

Ils donnent tout leur cœur à la grande cause. Volodarsky a donné à la classe ouvrière jusqu'à la dernière goutte de son sang. Qu'il ait donc la mémoire éternelle, celle des héros, celle qui enseigne, celle qui élève la vaillance et l'énergie, la mémoire qui fera trembler ses ennemis et qui sera notre joie, notre fierté ! »

M.

## PETROGRAD, par G. ZINOVIEV

La ville de Petrograd fut la première à lever l'étendard de la révolte en 1905 ainsi qu'en février et en octobre 1917. Dans trois révolutions Petrograd a tenu la première place.

Nulle part en Russie le pouls de la lutte prolétarienne ne bat avec autant de force qu'à Petrograd.

Je me souviens de mes premières impressions de Petrograd, quand j'y revins au printemps de 1917, après huit ans d'exil. J'eus alors l'impression d'avoir été subitement précipité dans un creuset ardent, dans un brasier où les classes sociales ennemies se faisaient une guerre sans merci. La mer prolétarienne déferlait autour de moi, les passions bouillonnaient et l'on avait le pressentiment de la proximité du moment où la lutte des classes allait revêtir une forme plus âpre encore, celle de la guerre civile...

En tout temps, Petrograd fut à l'avant-garde de la Russie, la devançant toujours, au moins de quelques mois. Le plus souvent, la capitale se voyait forcée de ralentir son travail pour permettre aux renforts de la rejoindre. Ainsi se passait les choses avant la révolution d'octobre. Ainsi elles se sont passées depuis...

Nulle autre ville en Russie, nulle autre ville au monde, n'a souffert autant, n'a été aussi éprouvée, que Petrograd pendant les années 1917-1919. La disette, trois évacuations, trois offensives de la contre-révolution, les assassinats des leaders ouvriers (Volodarsky et Ouritzky), les complots des socialistes-révolutionnaires de droite et... de gauche, le choléra,

la trahison de Krasnaïa-Gôrka, — quelle suite d'épreuves !

Petrograd cependant a toujours tenu ferme. A l'heure présente, au deuxième anniversaire de la révolution prolétarienne, Petrograd est debout, plus solide que jamais. Les privations, les malheurs, les souffrances, la famine, toutes les calamités imaginables — n'ont eu d'autre résultat que de tremper davantage l'âme de son héroïque prolétariat.

Petrograd avait sa droite et sa gauche. Des masses ouvrières s'y concentraient. Elles s'y éprouvaient aux brasiers des fabriques et des usines, elles se disciplinaient dans la grande ville, elles y trempaient leur esprit, elles y formaient l'avant-garde de la Russie ouvrière.

Mais ce même Petrograd avait son pôle opposé. Pendant des dizaines d'années, tout un monde de fonctionnaires et toute une bourgeoisie entourée d'une nombreuse domesticité s'y concentrèrent. Nulle autre ville ne possédait tant de bourgeois d'élite, de propriétaires fonciers, de ploutocrates. Après deux ans de révolution prolétarienne, on trouve encore à Petrograd les traces de cette concentration de bourgeois et de fonctionnaires. Et la main de fer de la révolution a cependant fait un grand nettoyage. C'est à Petrograd que le prolétaire remporta sa victoire finale. L'esprit prolétarien plane toujours sur la ville révolutionnaire demeurée, parmi les pires souffrances, noble et grande.

Le génie prolétarien a remporté à Petrograd la plus grande victoire morale.

Plus les jours que Petrograd vivait étaient durs et noirs, et plus son prolétariat donnait de preuves de la richesse de ses forces morales. Aux heures terribles, des forces nouvelles surgissaient comme par enchantement de son sein et l'ouvrier de Petrograd tenait victorieusement contre tous les ennemis acharnés après lui. Petrograd étonne. Petrograd est, en vérité, comme une citée érigée sur une montagne. Petrograd brille et luit ainsi qu'un phare, et sa lumière brille pour tous ceux d'entre les travailleurs qui pensent, pour tous les ouvriers et les paysans de Russie.

Parcourez les rues et les places publiques de Petrograd. On peut dire, en vérité, que chaque pierre y appartient à la révolution russe.

Voici la place du Palais d'Hiver où se sont déroulés les événements du 9 janvier 1905. Voici le Palais d'Hiver lui-même que l'assaut des prolétaires les plus vaillants emporta de haute lutte le 25 octobre 1917. Voici le Palais de Tauride (aujourd'hui Palais Ouritzky) où siégeait la Douma d'Empire réactionnaire, où fut plus tard dissoute la Constituante de triste mémoire, — où se forma pour la première fois, le 3 juillet 1917, la majorité bolcheviste de la section ouvrière du Soviet. Voici, près de la Porte de Narva, un édifice où, au mois d'août 1917, le 6<sup>e</sup> congrès du Parti Communiste russe tint ses assises à peu près clandestines. Voici l'école des aspirants militaires où de jeunes hobereaux tsaristes en embuscade tentèrent de fusiller la révolution ouvrière. Voici enfin, Smolny, quartier général de la plus grande révolution prolétarienne. Il semble que l'on entende encore dans la grande salle de Smolny vibrer les échos des discours historiques qui y furent prononcés...

Que de fois nos ennemis crurent déjà avoir conquis Petrograd rouge ! Plus de dix fois les radios anglais et français ont annoncé au monde que les Finlandais avaient occupé la ville de Pierre. Que de savants projets élaborés par les génies militaires de la réaction mondiale pour s'emparer de Petrograd ! Par deux fois, les bandes blanches se sont trouvées aux abords de Petrograd, à une trentaine de verstes de la ville rouge. Et, chaque fois ce corps à corps titanique s'est terminé par la victoire des enfants de la ville ouvrière, si fermes et si fiers, de ces prolétaires révolutionnaires de Petrograd affamé qui savaient avec une telle fierté, une telle fermeté tendre leurs dernières forces...

280.000 ouvriers ont quitté Petrograd pendant les dix-huit mois écoulés depuis le coup d'Etat d'octobre.

Où sont allés tous ces prolétaires ?

La plupart d'entre eux garnissent nos multiples fronts de guerre. Des milliers et des milliers de militants prolétaires de Petrograd sont glorieusement tombés sur les divers fronts de la guerre civile, en défendant le communisme. D'autres, par milliers se sont rendus dans les campagnes où ils accomplissent une œuvre de civilisation et d'organisa-

tion. Parmi les présidents de Soviets de district, parmi les doyens de comités exécutifs de villages — on trouve, dans la plupart des cas, des travailleurs de Petrograd. Ce sont ces ouvriers qui ont porté la lumière aux villages, ce sont eux qui se sont faits les véritables guides, les apôtres des pauvres campagnes russes, ensevelies sous la neige, aux confins les plus éloignés du pays ; ce sont eux qui conduisent maintenant nos campagnes à la vie nouvelle qui les régénérera.

Et c'est pour cette raison que Petrograd est si cher à toute la Russie des Soviets. On peut dire, sans craindre d'exagérer, que Petrograd est aimé des ouvriers et des paysans de toute la Russie avec une sorte de ferveur. Depuis plus de deux ans, des wagons isolés, chargés de blé, arrivent sans relâche à Petrograd, lui apportant le pain que la population de la Sibérie lointaine, des régions du Volga ou du centre de la Russie amasse pour lui par kilogrammes et même par grammes... Les enfants des ouvriers de Petrograd reçoivent de tous les coins de la Russie des dons et des cadeaux que leur font les paysans, souvent privés eux-mêmes des objets de première nécessité. Les mots « ouvrier de Petrograd » ont l'effet d'une étincelle magique. Dès qu'un prolétaire arrive au front, au village, au chemin de fer, partout où s'imposent des tâches difficiles, et importantes pour la Russie des Soviets — les affaires marchent comme sur des roulettes. Serré de près par les ennemis, affamé et ruiné, Petrograd tout en repoussant l'attaque des forces mauvaises qui veulent le tuer continue à organiser la vie nouvelle. Petrograd fut le premier à mettre en jeu l'appareil grandiose de réfectoires communaux qui nourrit déjà 1.100.000 hommes. Les diners que l'on y sert sont, il est vrai, bien maigres, mais cet état de choses ne durera pas toujours. Quoi qu'il en soit, l'appareil créé pour délivrer chaque jour à la population 1.100.000 diners donne indiscutablement un bel exemple de socialisme. Ce fut aussi Petrograd qui appela, le premier, sur une large échelle, les ouvrières au service de l'Etat. Les couches les plus larges du prolétariat féminin étaient profondément agitées par la lutte héroïque des travailleurs de Petrograd ; par dizaines de milliers les ouvrières ont pris place dans nos rangs. Et cette foule d'ouvrières nous a donné des centaines de militantes. Il n'y a pas d'institution soviétique où l'on ne trouve des ouvrières de Petrograd. C'est encore Petrograd qui, le premier, arma un millier d'ouvrières et confia à ces miliciennes le maintien de l'ordre dans la grande ville. C'est Petrograd qui le premier appela des centaines et des centaines d'ouvrières d'élite au service des hôpitaux où elles soignent les blessés de l'armée rouge, au contrôle de tous les organes les plus importants de l'assistance publique, etc., etc...

Et c'est précisément pour cette raison que toute la haine de nos ennemis se concentre sur cette ville toujours rebelle. Korniloff marcha contre Petrograd. Kerensky organisa des

formations militaires pour prendre Petrograd. Les traitres socialistes, par l'organe de leur leader bien connu, A. Potressov, insistent dès septembre 1919, sur la nécessité « d'en finir avec Petrograd ».

Mais les travailleurs révolutionnaires de Petrograd ont déjoué tous ces projets.

Nous avons lu, l'autre jour, dans un journal anglais, un article, dont l'auteur disait que « Petrograd est pour les bolcheviks une espèce de fétiche et que la prise de cette ville équivaldrait pour les bolcheviks à une décapitation ».

Ce bourgeois anglais n'avait pas tort. Petrograd n'est certes pas pour nous une « sorte de fétiche » ; les prolétaires révolutionnaires n'ont pas d'idoles. Mais Petrograd rouge, le grand révolté, première ville de la révolution prolétarienne, berceau de la Troisième Internationale, Petrograd nous est, en effet, la ville la plus précieuse et la plus chère.

Petrograd ne nous est pas non plus une « relique », comme l'écrivait récemment un adepte mal avisé du pouvoir des Soviets. Nous défendons et nous défendrons Petrograd non seulement comme un monument historique de la révolution, mais aussi comme une ville à laquelle nous sommes immensément redevables. Petrograd est toujours à l'heure présente le cœur ardent de la Russie soviétiste, il donne inlassablement des combattants d'élite à la garde prolétarienne. Petrograd est toujours, comme par le passé, le centre le plus important de la bataille prolétarienne ; il donne à toute la Russie soviétiste, ses meilleurs guides, sortis des profondeurs de ses masses ouvrières. Enfin, Petrograd, malgré son appauvrissement industriel, est toujours un des centres de ravitaillement les plus importants de l'armée rouge.

Notre Petrograd rouge célèbre dans des conditions extrêmement difficiles le deuxième anniversaire de la révolution prolétarienne. Mais quelles que soient les circonstances le prolétaire de Petrograd ne perd pas et ne perdra jamais courage !

« Les ouragans et les tempêtes ne nous ont pas brisés, — ce n'est pas l'automne qui nous brisera ! » ces paroles de la chanson populaire, l'ouvrier et l'ouvrière de Petrograd peuvent les répéter avec confiance.

La situation militaire est-elle menaçante au front sud ? Nous sommes les premiers à accourir aux endroits les plus dangereux. Nous serons les premiers partout à faire à la disposition pour les opposer aux cosaques nous sonnerons le tocsin pour les ouvriers des autres centres, nous soulèverons les paysans et les travailleurs de la Russie entière et la victoire couronnera notre lutte si longue et si dure (1).

(1) Ces paroles étaient prononcées pendant les fêtes du 2<sup>e</sup> anniversaire de la révolution d'octobre. A ce moment, l'offensive du général Denikine se développait au nord d'Orel et les blancs de l'aventurier Youdénitch tenaient encore aux abords de Petrograd. Depuis les trois chefs de la réaction russe, Youdénitch, Denikine et Koltchak, ont été définitivement écrasés par la révolution. — *Note du trad.*

Il n'y a pas au monde de meilleurs prolétaires que ceux de Petrograd ! Il n'y a pas au monde de ville plus glorieuse que notre Petrograd rouge ! Je connais de vieux prolétaires de Petrograd qui, au sens propre de ce mot, sont épris de leur ville et pour qui une séparation d'avec Petrograd serait aussi douloureuse qu'un grand deuil. Ces vieux prolétaires et leurs jeunes compagnons d'armes ont, les uns et les autres, le même rêve sacré, qui est, dès que cessera la guerre civile, de refaire de Petrograd rouge la capitale des Soviets.

Souhaitons que ce rêve soit pour le troisième anniversaire de la révolution prolétarienne, une réalité ! Souhaitons aussi qu'à cette date l'Internationale Communiste ait vaincu dans le monde entier !

G. ZINOVIEV.

## Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

### Secrétariat

Au cours de sa séance du 28 mai, le Comité de la Troisième Internationale a désigné les camarades Godonèche, René Reynaud et Jean Ribaut pour assurer l'intérim au Secrétariat du Comité de la Troisième Internationale pendant l'incarcération des camarades Lorient, Monatte et Boris Souvarine.

### Commission d'Études

Adresser toutes les communications concernant la Commission d'Études au secrétaire, Camille Fabre, 17, rue Grange-Batelière.

## NOTRE SOUSCRIPTION

### 9<sup>e</sup> liste

Bérard, 10 fr. — Contre l'empoisonnement de nos militants, 5 fr. — Un gréviste, 1 fr. — Rey, Saint-Etienne, 2 fr. 50. — Contre les longuettistes, 1 fr. — Trois membres des jeunesses, 15 fr. — Dauzat, Marseille, 20 fr. — Bravo Souvarine, 10 fr. — Un Communiste Suisse, 6 fr. — Charlot (14<sup>e</sup> arr.), 2 fr. — Marie Louise, 1 fr. 50. — Pour la libération de nos prisonniers, 5 fr. — Louis A..., 10 fr. — Broquet, 5 fr. — Un abonné, 2 fr. — Collecte faite par des camarades, versée par Perrin, 42 fr. 30. — Henri Michaud, Grenoble, 9 fr. — Pour les secrétaires du comité emprisonnés, 5 fr. — Heleine Andreys, 10 fr. — Un camelot, 2 fr. — Anonyme, 5 fr. — H. S. (14<sup>e</sup> arr.), 3 fr. — Pour que les portes des prisons s'ouvrent, 10 fr. — Une militante, 1 fr. — Trois soldats qui ne tueront pas, 3 fr. — Georges Ferrat, 2 fr. — Une camarade de la 9<sup>e</sup> section, versée par R. R., 25 fr. — Mercereau, 5 fr. — Guillot, Lille, 3 fr. — Dr Ruau, 10 fr. — Ct. Moreau, St-Denis, 5 fr. — Baudry, 20 fr. — Pour la 3<sup>e</sup> internationale, 10 fr. — Contre l'arrestation de Souvarine, 20 fr. — Jules Ravaud, 5 fr. — Pour une action décisive, 5 fr. — Charles Poire, 8 fr. — Vive le Comité de la 3<sup>e</sup>, 2 fr. — Mme et M. Rollo, 10 fr. — Pour la libération de nos prisonniers, 10 fr. — Mlle Balage, 2 fr. — René Henriot, 5 fr. — Pour que la lutte continue, 2 fr. 50. — Jean Maël, Rouen, 10 fr. — Anonyme, 3 fr. — R. J., 2 fr. — Une citoyenne (9<sup>e</sup> section), 15 fr. — Aulas, 2 fr. — Quête faite à la manifestation de la Commune, 43 fr. 10. — Auger, Alger, 10 fr. — Section de la 3<sup>e</sup> internationale, Limoges, 20 fr.

Total de la 9<sup>e</sup> liste ..... 440 90

Total des listes précédentes..... 1.556 75

Total général..... 1.997 65

# La Révolution Universelle

## I

La révolution universelle est inéluctable. Car l'impérialisme de toutes les nations, impérialisme universel, est également nuisible à tout le prolétariat.

C'est pourquoi le prolétariat international doit s'unir dans le but d'examiner l'impérialisme universel.

Mais l'impérialisme ne peut être exterminé sans que le capitalisme le soit aussi.

Voilà pourquoi est devenue inéluctable la révolution sociale qui a pour but d'exterminer le capitalisme et d'organiser le socialisme.

## II

Hors de l'impérialisme, le capitalisme ne peut subsister. Aussi l'impérialisme est-il sans issue pour le prolétariat.

Le capitalisme impérialiste a divisé tous les peuples de l'univers en deux groupes qui se donnent pour but de conquérir le monde.

Trois puissances nations : l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis sont à la tête de ces deux groupes en lutte.

Mais à l'époque où nous vivons, la solution pacifique de leur différend est impossible.

Car ces trois puissances, et tous les peuples liés avec elles, prétendent chacune dominer le monde, ou seules, ou avec leurs groupes.

La guerre est l'unique moyen de régler leur litige.

Il est vrai que la bourgeoisie et avec elle les réformistes, les social-patriotes, les pseudo-marxistes cherchent d'autres solutions, mais inefficaces ; ces dernières ne servent qu'à aveugler et à asservir le prolétariat du monde entier.

Ni l'arbitrage obligatoire, ni la « ligue des nations », ni la paix mondiale, ni le droit des nationalités, ni le désarmement, ni la démocratie, ni les autres moyens préconisés ne peuvent faire sortir le capitalisme des contradictions intérieures où il s'est enlisé.

Ces moyens ne lui permettent pas d'éviter l'accumulation formidable de la plus-value, d'enrayer la tendance à l'expansion — qui en est la conséquence — les conquêtes, qu'il est obligé de faire, les guerres qui en découlent, l'autodestruction, qui sera la conséquence de ces faits.

L'accumulation colossale de la plus-value et sa destruction, ainsi que celle de ses sources vives et de ses sources matérielles — tel est le conflit inextricable, dans lequel tombe le capitalisme.

Cette accumulation infinie et la lutte pour l'expansion, constituant l'essence même du capitalisme, se sont trouvés en conflit dans une insoluble contradiction.

Les prolétaires ne peuvent plus supporter cette lutte. Ils doivent se révolter pour s'affranchir des terreurs de l'asservissement et de la tuerie en masse.

Mais ce n'est qu'après avoir anéanti le capitalisme qu'ils pourront éviter l'impérialisme.

De cette façon, leur insurrection, leur lutte se transforme inévitablement en révolution contre le capitalisme universel, en révolution sociale du prolétariat du monde entier, en révolution universelle.

## III

Et cette révolution est possible.

Elle est réalisable et possible pour les raisons suivantes :

Le capitalisme est mûr pour le socialisme.

La guerre a préparé le terrain au socialisme.

Le capitalisme est forcé de passer au socialisme (au socialisme d'État, bien entendu).

Ainsi le prolétariat agit dans le sens du progrès général de l'humanité.

Et les conséquences, tant matérielles que morales, de la guerre sont si désastreuses pour le prolétariat qu'il est inévitablement amené à la révolution.

L'anéantissement des forces productrices et matérielles, le malheur, la haine, la famine, la tuerie sanglante sans fin, tout concourt à amener le prolétariat à la révolution pendant ou après la guerre.

Et cette révolution peut avoir lieu parce que le prolétariat international est, dans ses organisations, assez fort pour la mener à bien.

Le programme qui, d'après nous, doit être admis par le prolétariat international est le suivant :

Le prolétariat doit :

Prendre en mains le pouvoir d'État et le pouvoir législatif ;

Garantir un minimum de moyens d'existence à tous les ouvriers et à tous ceux qui doivent leur être assimilés ;

Prendre en mains l'administration de toute la production, du commerce et du transport ; la répartition des produits ;

Décréter le travail obligatoire pour tous ;

Annuler les dettes de l'État ; confisquer les bénéfices de guerre, n'imposer que le capital et les revenus, et de cette manière aboutir à la confiscation du capital ;

Exproprier les banques ;

Exproprier les grands établissements industriels ;

Socialiser la terre ;

Prendre en mains les fonctions judiciaires ;

Supprimer toutes les prohibitions et tous les tarifs douaniers ;

Abolir le militarisme et armer le prolétariat.

En se basant sur ce programme, le prolétariat international peut rallier à sa cause et unir tous les ouvriers, toutes les classes laborieuses et asservies.

Ce programme doit le conduire à la victoire.

## IV

Et devant le prolétariat du monde entier l'exemple de la révolution apparaît déjà.

La Révolution russe est pour le prolétariat universel un symbole rayonnant.

Car elle a montré qu'il n'y a que deux moyens de vaincre : l'unité du prolétariat national et international et l'unité dans la révolution.

Si l'accord manque dans le prolétariat d'une nation, il reste l'esclave de sa bourgeoisie ; si l'accord manque dans le prolétariat international, il reste l'esclave de la bourgeoisie internationale.

Si le prolétariat ne lutte pas pour la révolution complète, pour l'annéantissement total de la société capitaliste et s'il ne soutient pas cette lutte jusqu'à la victoire définitive, il n'y a point de salut pour lui et pour les autres classes opprimées ; et il ne peut entraîner après lui tous les ouvriers et toutes les autres classes opprimées.

Mais la révolution russe nous a appris davantage encore.

Elle a trouvé la forme grâce à laquelle le prolétariat peut remporter la victoire ; ce sont, dans chaque village, dans chaque région et dans tous les pays, les soviets.

Les soviets ouvriers, auxquels appartient tout le pouvoir économique et politique.

Ce sont ces soviets qui détruisent le capitalisme et créent le socialisme ; ce sont eux, qui exproprient le capitalisme et transmettent tout le pouvoir et toute la richesse au socialisme ; ce sont eux, en un mot, qui créent le socialisme économiquement et politiquement.

Les soviets ouvriers représentent la forme et l'essence de la nouvelle société, de la nouvelle humanité.

Ces soviets ne comprennent pour le moment que le prolétariat en lutte, le prolétariat victorieux, mais ils sont appelés à embrasser l'humanité tout entière.

Les soviets du Travail, du Travail et rien que du Travail, deviendront avec le temps, les groupements les plus hauts, les groupements sacrés de l'humanité.

L'unité du prolétariat au sein de chaque nation.

L'unité du prolétariat international.

L'union, l'organisation du prolétariat en soviets ouvriers.

Tels sont les trois grands principes que la révolution russe enseigne au prolétariat mondial.

Quand le prolétariat de l'Europe occidentale, de l'Amérique du Nord, du monde entier sera uni, quand il créera une nouvelle Internationale, celle de la Révolution universelle, quand il sera un dans la révolution, quand il s'organisera en soviets des travailleurs et leur donnera tout le pouvoir économique et politique, la révolution universelle vainera.

Nous voyons déjà, non dans un lointain avenir, mais près de nous, la nouvelle Internationale, embrassant les soviets ouvriers de tous les pays.

Nous voyons déjà plus près encore le soviét central des ouvriers du monde entier.

Nous voyons déjà devant nous les soviets internationaux, précurseurs de la nouvelle humanité libre, de l'humanité communiste.

Hermann GORTER.

## Vive la 3<sup>e</sup> Internationale Communiste !

La fête du 1<sup>er</sup> mai a été l'unique tentative sérieuse de la deuxième Internationale ouvrière socialiste de passer de la parole à l'action et d'unir réellement les prolétaires de tous les pays pour une action d'ensemble grandiose et puissante. Cette tentative n'eut pas un succès complet et sa destinée fut au plus haut point un présage significatif de la honteuse banqueroute, à laquelle aboutit la deuxième Internationale au début de la guerre mondiale. Néanmoins la fête du 1<sup>er</sup> mai avait suscité dans les masses exploitées et opprimées le courant ardent d'une vie nouvelle, qui devait amener l'innombrable classe ouvrière de la résignation sans espoir à la lutte consciente.

La valeur de l'idée du 1<sup>er</sup> Mai réside dans sa conception fondamentale, dans l'idée grandiose de la solidarité internationale, fondant en un seul tous les esclaves du capital universel. Cette idée n'est pas une fantaisie d'imagination. Elle est une réalité vivante, elle exprime la similitude complète des conditions d'existence, dans lesquelles la domination du capital place les exploités, les travailleurs privés de liberté de tous les pays ; elle est suscitée par un besoin commun, par la conscience d'intérêts com-

muns, qui doivent inéluctablement conduire à la volonté commune et à l'action commune. De la sorte l'idée de la fraternité internationale apparaît comme un élément essentiel de la grande pensée d'émancipation qui, comme une étoile conductrice, s'est allumée devant les populations laborieuses, asservies de tous les pays. Avec cette pensée elle inspire les travailleurs pour la lutte, elle est le but vers lequel ils tendent inlassablement malgré tous les obstacles, malgré les pertes inévitables, les errements et les fautes.

Mais ce mouvement nous paraît lent, trop lent, à nous qui attendons avec une impatience fébrile la naissance de la nouvelle Internationale qui embrassera toute l'humanité émancipée.

Il y a plus de 70 ans, que le Manifeste Communiste a proclamé le principe de la solidarité internationale de tous les exploités, en montrant que ce principe doit devenir une arme puissante dans leur lutte pour l'émancipation. Le mot d'ordre du manifeste : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », enflamma les cœurs et engendra dans les âmes la volonté d'action, mais ne trouva d'expression pratique que vingt ans plus tard en

1864, quand se fonda à Londres, l'Association Internationale des Travailleurs. Cette première Internationale, dont les forces matérielles étaient très limitées, ne devait exister que pendant quelques années. Peu de temps après la défaite de la Commune de Paris, vaincue dans sa lutte héroïque, l'Association Internationale des Travailleurs déclina. Mais pendant sa courte existence, la première Internationale avait eu le temps d'accomplir, ce qui restera à jamais dans l'histoire de l'humanité son inoubliable mérite. Elle avait fait de l'idée de la solidarité internationale le patrimoine commun de toutes les organisations ouvrières, qui se donnent pour but d'amener le prolétariat des ténèbres de la misère à la lumière de la liberté. La forme d'organisation de la première Internationale fut trop étroite pour la vie toujours grandissante qu'elle avait éveillée dans le monde entier et cette forme extérieure disparut, mais l'âme vivante du mouvement qu'elle avait contenu, ne mourut pas et continua à se développer.

Trente années environ s'écoulèrent encore avant que cette idée de la solidarité internationale, qui avait été l'âme de la première Internationale, s'incarnerait dans une nouvelle forme d'union de tous les travailleurs militants. En 1889, au Congrès International du socialisme ouvrier la deuxième Internationale fut fondée. A la différence de la première, ce n'était plus une association de groupements faibles et petits, qui venaient de naître ; — des partis socialistes et des syndicats ouvriers pleins de jeunes forces, entraînant des masses enthousiastes, y entrèrent. Il sembla que cette nouvelle Internationale devait unir les prolétaires du monde entier en une invincible armée, devait donner au mouvement ouvrier de tous les pays une seule tendance correspondant aux principes fondamentaux du socialisme international, un seul et même but. Et de fait toute une série de congrès internationaux dans leurs discussions substantielles, dans leurs résolutions claires et pleines de volonté, dans de grandioses manifestations donnèrent à l'extérieur l'impression de l'unité de l'œuvre des socialistes du monde entier. Il semblait indubitable que les énormes réserves d'énergie matérielle et morale, accumulées dans la deuxième Internationale devaient provoquer un terrible conflit avec le capitalisme.

La deuxième Internationale se borna pourtant à n'être qu'une fabrique de belles résolutions, et pour la mise en vigueur de ces résolutions le prolétariat des différents pays n'eut ni volonté commune, ni arme commune. Malgré le brillant dont la seconde Internationale était comme auréolée, elle ne réalisa même pas cette élémentaire réforme économique qui est la pierre angulaire de la défensive du travail : la journée de travail de 8 heures garantie par la loi. Et quoique toute son activité fut basée sur la conviction de la haute mission du parlementarisme dans la démocratie bourgeoise, elle ne réussit nulle part à obtenir une organisation politique purement démocratique. Et quand survint le moment des grandes épreuves, quand elle dut prouver sa force et son influence, la seconde Internationale subit la plus honteuse défaite. Quand éclata la guerre mondiale ses chefs n'osèrent pas, en face de l'Internationale dorée des impérialistes ivres de leur pouvoir mener au combat l'Internationale rouge des prolétaires soutenus par

la pensée de leur affranchissement et prêts à la lutte décisive.

La deuxième Internationale ne put même répéter le mot de François I<sup>er</sup> : « Tout est perdu fors l'honneur », car vaincue sans combat elle avait d'abord perdu l'honneur. Elle tomba honteusement, sur les champs de bataille où les prolétaires français et allemands s'entretenaient munis des bénédictions de la social-démocratie allemande et du Parti Socialiste Unifié français, sous la belle façade de la deuxième Internationale, sous ses vêtements éclatants ; il y avait une petite âme timide qui, se réjouissant de petites réformes insignifiantes, oubliait ainsi qu'après la lente évolution sociale devait survenir nécessairement une période d'orageux développements révolutionnaires. Et la même craintive myopie se manifestait dans la préférence constamment accordée aux petits compromis de la société bourgeoise sur de grands buts. Tout l'esprit et toutes les tendances d'action de la deuxième Internationale se manifestaient dans leurs traits essentiels, dans l'excellence de la social-démocratie allemande. La chute de la social-démocratie allemande qui recouvrait de phrases socialistes sa politique de réformes opportunistes et purement bourgeoises fut la cause principale de la mort de la deuxième Internationale. Et l'on ne peut avoir aucun doute concernant cette mort, et nulles tentatives de galvanisation semblable à celles de Stockholm et de Berne ne ranimeront ce cadavre.

L'idée de la solidarité internationale du prolétariat mondial n'a pourtant pas péri en même temps que la seconde Internationale dans les fumées de la guerre fratricide. Elle continuait à vivre manifestant son existence par le fier refus de voter les crédits de guerre des social-démocrates à la Douma russe, à la Skouptchina serbe, plus tard au Parlement italien, et par l'infatigable agitation pour la paix entretenue par l'*Independent Labour Party*. Et tandis que les chansons patriotiques des soldats socialistes allemands, français, anglais et autrichiens s'efforçaient de couvrir les gémissements lamentables des blessés et les derniers soupirs des prolétaires mourants, l'idée de la solidarité se levait de nouveau de toute sa hauteur montrant au peuple travailleur le chemin de la liberté. Elle se levait parmi le sang et la boue, avec une expression de souffrance sur son visage épuisé, mais elle était environnée de la clarté de la vie éternelle. A la conférence des femmes socialistes en mars 1915, elle soutint les prolétaires conscients qui n'avaient pas oublié les principes du socialisme et elle leur suggéra des paroles combatives « assez parlé, il est temps d'agir ». « Pleine unité de volonté, pleine unité d'action. »

De même que l'aurore précède le jour cette Conférence de Berne prépara les voies de la troisième Internationale socialiste. Sa création fut décidée aux Conférences de Zimmerwald, de Kienthal et de Moscou et son activité démontre maintenant son existence de la façon la plus éloquente. Il est vrai que son existence n'est pas encore réglementée dans les paragraphes des règlements et des programmes. Mais en revanche elle repose sur des fondements plus solides et plus profonds ; sur les principes du socialisme international.

Transformer ces principes théoriquement affirmés en faits de réalité vivante, telle est la tâche historique de la troisième Internationale, la tâche qui

donne un sens à son existence et la justifie. C'est ainsi précisément qu'elle se distingue des deux Internationales qui l'on précédée.

L'idée de la solidarité internationale des prolétaires de tous les pays a poussé les vrais socialistes à se dévouer dans leur lutte décisive contre la folie criminelle de la guerre mondiale ; de cette lutte la troisième Internationale est sortie et maintenant cette même idée, dans la tempête et les flammes de la lutte révolutionnaire universelle, relie ses adhérents de liens plus serrés, indéfectibles.

La conduite déshonorante, sans principe, de la deuxième Internationale pendant la guerre mondiale doit être rachetée par l'attitude fermement conséquente de la troisième Internationale pendant la révolution universelle. Par sa participation à cette révolution le prolétariat doit se réhabiliter après sa chute profonde pendant la guerre et se montrer de nouveau à la hauteur de l'accomplissement conscient de sa tâche historique. La révolution mondiale est devenue la pierre de touche sur laquelle la troisième Internationale doit prouver son droit à l'existence.

Et voilà que tous ceux qui ne croyaient pas en elle, qui doutaient de la possibilité de sa création sentent maintenant sur eux la chaleur de son haleine.

Commencée en Russie avec un courage absolu la révolution ayant anéanti ses ennemis est sortie victorieuse de cette lutte. Vainement la bourgeoisie, la minorité possédante et ses soutiens intellectuels ont tenté de détruire l'œuvre révolutionnaire du socialisme. La résistance de cette minorité a été brisée par la force du prolétariat et des paysans pauvres concentrés dans les Soviets. L'armée rouge a victorieusement repoussé les armées étrangères qui, mercenaires de l'impérialisme international, devaient avec les contre-révolutionnaires russes, étouffer la jeune république socialiste. Cette république n'a pas péri dans sa lutte contre la faim et les privations, malgré qu'on lui ait ôté les plus riches contrées agricoles coupées des mers et des bassins pétrolifères et charbonniers. Et ce n'est pas tout— les *vandales bolcheviks* ont réussi à adoucir par de clairvoyantes réformes et des mesures de prévoyance sociale les besoins les plus criants des masses, et même à effectuer dans le domaine de l'instruction publique un travail de culture qui, d'après le témoignage autorisé de Maxime Gorki, est sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

En Allemagne la révolution a fait tomber la couronne de la tête du monstre capitaliste. Maintenant la lutte commence là-bas contre le monstre lui-même. Il ne s'agit plus pour le prolétariat allemand d'obtenir plus ou moins d'avantages politiques dans la démocratie, ni telle ou telle réforme sociale au sein de la société bourgeoise. Non, le but qu'il se donne dans cette lutte c'est l'abolition de l'ordre capitaliste et la réalisation du socialisme. Dans cette lutte il se heurte à la résistance désespérée des exploités, dont la dictature de classe qui ne ménage pas le sang ouvrier et ne s'arrête pas devant les plus violentes est réalisée par les « prolétaires » Scheidemann, Ebert et Noske.

Le côté profondément tragique de ce combat de la classe ouvrière allemande pour la libération réside précisément dans ce fait que se sont levés pour la défense de l'ordre capitaliste, armés de bombes et de grenades, des hommes sortis du sein même du prolétariat, des social-démocrates ayant perdu leurs

convictions révolutionnaires, mais cette petite bande de jongleurs politiques ne tardera pas à être balayée par les vagues irrésistibles de la tempête révolutionnaire.

Ce triomphe du prolétariat en Hongrie parle une langue de feu aux esclaves salariés de tous les pays. En Hongrie, la révolution a, d'un seul coup, déchiré l'enveloppe extérieure du conflit des nationalités, montrant son véritable contenu social (la lutte des producteurs misérables contre une minorité de jouisseurs et d'oisifs qui s'est emparée des richesses communes). En un instant le Parti socialiste démocrate hongrois s'est tourné à gauche et comme Saül devenant Paul, il a adhéré au mouvement communiste, que la veille, d'accord avec la démocratie bourgeoise, il persécutait cruellement, au nom de la défense de l'État national.

La fondation de la république socialiste des Soviets en Hongrie augmentera naturellement dans les autres pays, la frayeur et la colère des minorités possédantes et la bourgeoisie se cramponnera plus convulsivement encore à ses dernières espérances, à sa trinité salvatrice : fusil, mitrailleuse et lance-bombe. Mais ce pas hardi et décisif du prolétariat hongrois accroîtra la confiance en elles-mêmes des masses exploitées, élèvera leur esprit combatif, affermira leur volonté créatrice ; son influence hâtera la marche de la révolution là où les masses vont déjà à l'assaut des remparts de l'ordre bourgeois ; et dans le pays où l'impérialisme se réjouit de sa victoire sur le mouvement socialiste les étincelles de l'incendie allumé en Hongrie rallumeront la Révolution. Dans les pays de l'Entente les flammes révolutionnaires surgiront enfin du volcan des antagonismes des classes, là aussi le sol tremble déjà sous les coups du mouvement ouvrier grandissant.

L'idée de la solidarité internationale des prolétaires est réalisée dans le processus grandiose de la révolution universelle victorieuse. La révolution universelle est le but et la raison d'être de la troisième Internationale. La deuxième Internationale est fière d'avoir institué une manifestation annuelle mondiale du prolétariat militant. La fierté de la troisième Internationale ce sera la victoire de la révolution universelle. Nous devons nous y préparer à chaque 1<sup>er</sup> mai. Sans perdre de vue notre but un seul instant rappelons-nous que ce n'est qu'en tendant toutes nos forces et toute notre volonté que nous pouvons l'atteindre. Nous souvenant, profondément émus, des victimes héroïquement tombées pour la révolution, nous envoyons notre salut chaleureux à ses militants pleins d'abnégation et nous déclarons que, nous aussi, déployant nos drapeaux, nous entrerons en rangs, étroitement, amicalement serrés dans la lutte finale, la lutte sacrée pour la libération du travail.

Et puisse le jour de la fête prolétarienne ce joyeux cri du combat retentir dans le monde entier : « Vive la Révolution Universelle ! Vive la troisième Internationale. »

Clara ZETKIN.

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté  
par des ouvriers payés  
au tarif syndical

IMPRIMERIE FRANÇAISE (Maison J. Dangon)  
Georges DANGON, imprimeur  
123, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>)